



LA FAMILLE ET LA VIE CONSACREE ENTRE LES SYNODES SUR LA FAMILLE (2)

Enzo Brena, SCI

La concomitance de l'Année de la vie consacrée et de la célébration du Synode sur la famille semble providentielle, car elle offre l'opportunité d'approfondir la réflexion sur la vocation à la vie consacrée et sur sa relation avec le mariage et la famille.

Ma brève contribution s'articule autour de deux points:

- a) *Que dire de la vocation à la vie consacrée et au mariage aujourd'hui?*
- b) *Que disent ces deux vocations l'une à l'autre?*

A. S'il est vrai, comme affirmait le moine trappiste Thomas Merton, que *«toutes les vocations ont, dans la pensée de Dieu, le but de manifester son amour dans le monde»*,¹ il devrait être évident qu'il n'y a pas de vocations plus dignes ou plus importantes que d'autres, même si c'est ce que l'on a toujours pensé et enseigné dans nos milieux religieux.

Ceux qui aiment l'Église-peuple de Dieu, et le cheminement que les personnes accomplissent en son sein, sont conscients de ce que don Primo Mazzolari, curé de paroisse et prophète de son temps, affirmait: *«pour toute œuvre quelle qu'elle soit, nous devons compter les uns sur les autres: car nul ne suffit à lui-même ni à sa vocation»*. Ces paroles ont trouvé écho dans l'affirmation que le cardinal Walter Kasper a faite à l'occasion du consistoire de février dernier: *«ou le mariage et le célibat se mettent en valeur et se soutiennent mutuellement, ou l'un comme l'autre entrent en crise»*.

¹ MERTON T., *Nessun uomo è un'isola*, Garzanti, Milano 1956, p. 165. (*Nul n'est une île*)

L'affirmation du cardinal Kasper tournait autour du concept de *liberté de choix*, que le scénario culturel actuel propose à nouveau comme un point central de la crise aiguë subie par la famille et par la vie consacrée. Dans la vocation, la *liberté de choix* de la personne est l'ingrédient substantiel et, par conséquent, une urgence primaire d'opérer un discernement et d'avoir une formation dans l'un comme dans l'autre choix de vie.

Il faut reconnaître que, plus qu'une certitude la liberté est aujourd'hui un problème. Le fait d'en parler sans cesse, de la revendiquer, ou de considérer comme acquis qu'on puisse en jouir ne garantit pas sa présence réelle dans les choix et les décisions au quotidien. Les enquêtes psychosociales signalent souvent une forte exposition de l'individu aux conditionnements des médias les plus variés, qui jouent justement sur la promesse d'une plus grande liberté. Face au phénomène des nombreux abandons dans la vie consacrée ou le sacerdoce, ou des séparations et des divorces dans le mariage, nous savons bien, par expérience personnelle, combien la question de la liberté de choix s'avère cruciale dans le parcours qui a mené à prendre de telles décisions. L'enthousiasme, la passion et la bonne volonté des débuts se sont transformés, en peu de temps, en désenchantement, déception et défection.

Qu'est-ce qui rend, aujourd'hui, l'expression de sa propre liberté complexe?

Dans le vécu intérieur de l'homme, derrière le terme "liberté" se cache toujours le mirage d'une indépendance totale, alimentée aujourd'hui, de manière inédite, par la réalité virtuelle. Il est évident que le *web* ne peut pas être le bouc émissaire de tous les problèmes de l'homme postmoderne, mais il s'avère être un véhicule particulièrement adaptable au jeu des fragilités humaines. En effet, le monde multimédia, outil qui offre des opportunités positives incontestables, devient, malgré lui, le lieu où se joue aussi la grande illusion, où il est possible de changer de scénario et d'identité à volonté, et où les choix peuvent rester en *stand-by* pour une durée indéterminée, permettant de multiples expérimentations, et donnant au sujet la sensation de dominer le temps et la réalité. Or, cette sorte de "toute-puissance" virtuelle compromet la volonté et se transforme rapidement en impuissance réelle, qui dissuade à s'engager et devient un suicide, lent mais inexorable, de la liberté.²

² Cf. HADJADJ F., *Farcela con la morte. Anti-metodo per vivere*, Cittadella ed., Assisi 2009, p. 144-146. (*Réussir sa mort: anti-méthode pour vivre*)

Les effets de ce processus inhibitoire se manifestent aussi dans la fragilité des engagements de vie pris, dans le mariage comme dans la vie consacrée.

La liberté, comme l'amour et toutes les grandes valeurs de la vie, nous ne la possédons pas dès que nous venons au monde. La liberté est *vocation* (cf. *Ga* 5, 13suiv.), c'est le but à atteindre qui exige un cheminement et un engagement toute la vie durant, et trouve sa plénitude dans l'amour (cf. *1Co* 13).

Il existe donc une vocation commune à tous, valable pour tous: *nous sommes appelés à aimer comme Dieu aime*, afin de devenir pleinement libres et devenir ses fils à part entière en vertu d'un choix conscient. Tout homme est appelé à aimer de façon totale, libre, fidèle, avec compassion, sans exclusion, en étant, au contraire, ouvert à tous ...

Quant aux formes, et aux parcours correspondants, sous lesquelles exprimer cet appel fondamental, elles sont variées et toutes dignes. La variété des formes dépend de la diversité de la personnalité, de la sensibilité, de l'histoire de chacun parce que – comme disait encore Thomas Merton à propos de la vocation– nous sommes tous «*appelés dans le lieu où Dieu veut nous faire le plus de bien, dans la condition où nous pouvons le mieux quitter nous-mêmes et Le trouver Lui*».³

Cette définition nous transmet la particularité dynamique et relationnelle de la vocation: *nous sommes toujours en vocation*, tout au long de notre vie, et elle se développe *dans une relation avec Dieu qui se nourrit d'innombrables médiations*, selon le choix de vie. Cela exige la capacité d'intégrer de manière positive sa propre histoire de vie, les expériences vécues, les relations significatives avec le monde de ses propres désirs et idéaux, pour découvrir sa propre identité et, ensemble, lui donner forme.

En partant de bases différentes, les *sciences humaines* nous disent la même chose: l'homme est dans un processus, dans sa réalité actuelle comme au niveau idéal, pour atteindre le plein accomplissement de soi, et tout ce qui le caractérise de façon spécifique – à partir de la liberté – s'organise progressivement dans le temps, en vertu des expériences et des relations, vitales ou non, qu'il vit.

La vocation suppose *la capacité d'écouter* une voix, un appel; elle exige une disponibilité à s'ouvrir à l'autre/Autre, à se laisser dire quelque chose qui met en cause la condition

³ MERTON T., *Nessun uomo è un'isola*, Garzanti, Milano 1956, p. 151.

acquise et indique un objectif, propose un idéal. Aujourd'hui, on n'est pas très disponible à accepter le temps et l'effort que requièrent les passages nécessaires pour la construction d'un idéal, pour la réalisation d'une valeur. Autrement dit, on veut aimer, vivre quelque chose de grand, mais on n'accepte pas le temps et le prix que tout cela comporte.

À part des éventuelles causes psychiatriques, toujours possibles, les crises actuelles de tant de religieux, prêtres, époux et épouses qui abandonnent le cheminement entrepris révèlent un désarmement vocationnel réalisé sur une courte durée et selon des critères principalement affectifs. L'adjectif "affectifs" ne désigne pas un investissement de ses propres affects sur une autre personne, il exprime un repliement sur soi, sur son propre monde émotif. Ce repliement obéit au besoin de se préserver de la déception, de sauvegarder la perfection du désir, sans accepter sa logique progressive implicite dans le respect du principe de réalité.

Cette attitude dénote une prétention inconsciente à vouloir contrôler la réalité. Or, l'impulsion à contrôler tout ce qui touche sa propre vie s'avère, en fait, une fermeture face à la réalité, à la nouveauté et à une vraie rencontre avec l'autre, et condamne, inconsciemment, à une oscillation constante entre l'enthousiasme et la déception, une condition dans laquelle trop de personnes se trouvent enlisées.

Le mariage et la vie consacrée se trouvent aussi à subir en direct les effets moins agréables de ces mutations culturelles.

Au cours de ces dernières années, l'union conjugale a progressivement égaré la perspective vocationnelle pour finir par être vécue comme *une forme laïque de salut*: on affirme de maintes façons que l'on ne croit pas à quelque chose d'absolu mais ... on s'attend tout de l'amour!⁴

Aussi nous retrouvons-nous, aujourd'hui, face à une forme paradoxale d'idéalisme: on aime l'amour plus que les personnes, on le mendie à tout prix, même au moyen d'individus interchangeables, au lieu d'aimer une personne unique parmi toutes les autres. La valeur de l'amour est adaptée à un monde intérieur subjectif, organisé sur un mode défensif, qui ne se laisse plus défier par le désir sain de s'offrir pour construire une relation totale. Ce qui est important n'est donc pas la valeur de l'amour qui, de l'extérieur,

⁴ Cf. BRUCKNER Pascal, *Il matrimonio d'amore ha fallito?*, Guanda ed., Roma 2011, p. 64 (*Le mariage d'amour a-t-il échoué?*).

me demande de l'accueillir, de continuer à le chercher et de lui donner un visage dans ma vie: ce qui est important, c'est "moi qui aime", c'est-à-dire "moi" qui, en fait, adapte l'amour à mon désir de gratification totale.

Ainsi, on finit par réduire les liens qui avaient été établis au nom d'une fusion imaginaire, comme si nul n'était suffisamment digne qu'on lui sacrifie sa propre liberté.⁵ Le nombre de ceux qui se spécialisent dans la phase 'tomber amoureux', qui prétendent vivre perpétuellement l'enchantement du début et qui rompent les relations qui ne garantissent plus cette gratification a augmenté démesurément depuis un certain temps, alors que s'amenuise le nombre de ceux qui choisissent d'aller jusqu'au bout, de ceux qui veulent vivre l'amour en déclinant toutes les exigences dans une condition de vie choisie en toute liberté.

Souvent dans les crises ou l'abandon de la vie consacrée ou du sacerdoce, on peut reconnaître aussi cette déformation vocationnelle, qui mène à réduire l'appel – avec toutes ses valeurs – à la gratification qu'offre le sentiment d'un épanouissement personnel rapide.

Aimer comme Dieu aime est une vocation, un idéal, non pas de l'idéalisme.

B. La vie consacrée et le mariage ont vécu dans l'Église côte à côte, mais sans un vrai dialogue. L'histoire nous enseigne qu'une théologie/spiritualité de la vie consacrée comprise comme *vie de perfection* et du mariage comme "*remedium concupiscentiae*" a lentement soulevé la barrière entre ses deux états de vie. Ce n'est qu'en ce dernier siècle, surtout depuis le Concile Vatican II, que les conditions ont été créées pour un rapprochement progressif entre famille et vie consacrée, entre le principe monastique et celui domestique, avec les expériences de partage que rappelait tout à l'heure le père Prezzi.

Le besoin d'éclaircir ce qui est spécifique de la vocation à la vie consacrée a mené souvent à mettre en évidence surtout les différences et à laisser dans l'ombre l'élément commun – *la vocation de tous à la liberté de l'amour de Dieu*. Comme si la clarté sur les différences entre les vocations épuisait la question de sa propre identité.

⁵ *ibidem*, p. 51.

Les vœux ont représenté la base qualifiante sur laquelle la question de l'identité a toujours été exprimée. Nous savons bien jusqu'à quel point la littérature a été ponctuelle, et la vérification de la formation sur ses vœux, pointilleuse, pour les hommes comme pour les femmes. Or, nous savons aussi que, dans la sensibilité populaire, l'admiration pour la personne consacrée s'est transformée lentement en perplexité quant à la "normalité" d'un choix qui comporte la renonciation aux formes les plus naturelles d'expression de la liberté individuelle (autonomie, affectivité, gestion des biens ...). Nombreux - bien plus que nous ne le croyons - sont ceux qui ne croient pas à la chasteté et à la pauvreté des personnes consacrées (l'obéissance ne semblent pas susciter d'aussi grandes perplexités). Par ailleurs, nous savons très bien que, dans la vie concrète de nos communautés, la pauvreté est vécue avec de nombreux "distinguos", la chasteté est une dimension si "privée" qu'on n'en parle pratiquement jamais et il est rare qu'elle parvienne à donner de la couleur et de la chaleur à la vie communautaire, et l'obéissance est l'un des problèmes les plus épineux pour les supérieurs.

L'expérience nous enseigne qu'une *formation centrée sur les vœux* n'aide pas beaucoup, ni la personne consacrée, ni ceux qui croisent les personnes consacrées. La vérité de notre vocation et notre 'être significatifs' face au peuple de Dieu et au monde ne dépendent pas de l'*observance* de pauvreté, chasteté et obéissance, à moins que nous n'essayions de les exprimer de manière nouvelle.

Les vœux ne sont pas le centre de la vie consacrée. C'est la référence à Dieu qui les justifie, c'est-à-dire la décision de répondre à son amour fidèle par un amour sans réserve et ouvert à tous. C'est la communion avec Dieu et avec les frères qui donne un sens à notre choix de vie. C'est pourquoi la personne consacrée qui vit son choix de Dieu en se donnant généreusement au prochain, en étant ouverte et disponible à tous et en établissant avec chacun une relation d'accueille et de fraternité sans réserve, à l'intérieur et à l'extérieur de la communauté, surprend et fascine toujours.

C'est à la lumière de la vocation commune à la *liberté d'aimer comme Dieu aime* que le mariage et la vie consacrée, avec leurs particularités, ont quelque chose à se dire et à se donner.

Le mariage engage un homme et une femme à prendre la décision de marcher ensemble vers la plénitude de l'amour de Dieu par la médiation conjugale et filiale, avec les

responsabilités précises qui caractérisent ce projet de vie. C'est un amour par lequel on s'engage en toute liberté à *mettre tout en commun*: l'intelligence et la créativité dans le projet de vie conjugale et familiale à court et à long terme; la sensibilité et l'affectivité, en livrant tout pour un partage de soi total, et vivant dans la dimension sexuelle l'expérience de la fonction «créatrice» qui consiste à inventer un alphabet de communion et à générer la vie; la responsabilité et la conscience de prendre soin des enfants et du conjoint, non seulement parce qu'il/elle est celui ou celle qui me garantit une série de «services» et de gratifications, mais aussi comme *partenaire* qui m'offre la confrontation ponctuelle, un soutien, une stimulation et la correction affectueuse qui permet à l'un comme l'autre de garder un idéal haut: parvenir à exprimer l'amour de Dieu, être des médiateurs de son amour.

La vie consacrée engage à une seule vocation: l'amour de Dieu sous la forme de vie révélée dans le Christ. La médiation qui permet de faire ce voyage, c'est le frère/sœur que l'on rencontre *in itinere*; non choisi, non élu parmi d'autres, mais reconnu comme un «don», au-delà de toute prédilection instinctive affective.

La vocation de la personne consacrée passe donc par toutes les exigences typiques de la vie commune, du don de soi désintéressé, du service sans calcul, même pas celui lié «à la chair et au sang»; elle exprime sa fécondité non pas par le fait de «générer» biologiquement la vie, mais par le fait de «prendre soin», d'alimenter la vie de son frère/sa sœur, quel qu'il soit et où qu'il vive.

La personne consacrée, justement en raison de cet appel à entrer dans le sillon du choix du Christ, en termes de valeurs instrumentales (vœux, communauté, service ouvert à tous, surtout aux petits), n'a pas de problèmes à se sentir en harmonie avec l'homme, quel qu'il soit, rencontré là où il est et dans l'état dans lequel il est - problématique ou non, scandaleux ou non - sans jugement ni discrimination, dans le seul but de lui permettre de rencontrer le Christ et de vivre son amour, capable de régénérer l'homme après chaque expérience d'échec. Le témoignage de la vie consacrée est basée, donc, non pas sur l'expérience de la perfection, mais sur l'expérience d'une concupiscence personnelle, blessée qui touche notre chair comme celle de tous les êtres humains et qui nous pousse à crier notre misère.

La personne consacrée a dans ses cordes ce potentiel précis de *témoigner la miséricorde* parce qu'elle l'a elle-même vécue, si elle a vraiment connue elle-même et rencontré le Christ vraiment: cette expérience est essentielle pour soutenir un projet de vie consacrée au Dieu de la miséricorde.

De ce point de vue, la vie consacrée peut avoir des relations utiles avec la famille car elle rappelle aux époux la nécessité de ne pas perdre de vue Dieu, modèle, objectif, critère idéal qui est à la base de leur projet de vie. Le risque très fréquent dans le mariage est de s'arrêter à la «médiation» : on absolutise le conjoint et on s'attend de lui/elle ce qu'il/elle ne peut pas donner; on s'attend l'un de l'autre des gratifications affectives ponctuelles et non pas la confrontation qui aide à garder le cap sur l'objectif vocationnel.

La vie consacrée rappelle à la famille que la mesure de l'amour ne s'épuise pas dans le critère de la réciprocité et ne peut être réduite au degré de parenté, elle consiste dans l'être vivants et féconds pour l'Amour, donc de vrais fils de Dieu. Leur but ultime, en fait, ce ne sont pas eux-mêmes, mais celui qui les dépasse infiniment.

La pauvreté, la chasteté et l'obéissance sont des vœux par lesquels on se lie au Christ, par la médiation des frères et de la communauté, pour ne pas se contenter d'une intuition sur Dieu et sur l'amour, mais pour garder la conscience vivante et active que l'amour et le bien sont toujours *in fieri*, et l'homme (avec ses relations) est un chantier toujours ouvert. Ce choix offre la possibilité de demeurer sur un chemin de liberté qui conduit à la plénitude de Dieu-Amour, à travers l'expérience quotidienne de la miséricorde de Dieu qui passe par les frères. La vie consacrée rappelle aux époux la voie de l'intériorité, par opposition au repliement sur soi et sur son propre désir, et les met en garde, en même temps, contre le danger de la dissipation, rappelant l'importance du témoignage et de l'apostolat.

La personne consacrée a besoin, quant à elle, du témoignage des époux, pour se rappeler qu'il n'y a pas d'amour sans chair, sans un corps, sans la médiation d'un frère/sœur. Nous ne savons que trop bien que dans la vie consacrée l'amour risque trop souvent de se limiter à un genre littéraire, voire une fuite « spirituelle » du frère concret que les circonstances amènent sur notre chemin. La personne consacrée ne se marie pas avec une personne et ne forme pas de famille, mais elle «épouse» la cause de tous les hommes - à commencer par les personnes avec qui elle partage sa vie - pour être une médiation

féconde qui l'aide à reconnaître et à vivre pleinement son identité de fils de Dieu , et pour que la communion que Dieu rêve pour ses enfants se réalise.

« *Épouser la cause de l'homme* » : c'est une terminologie non aléatoire, mais théologique, l'Écriture sainte témoignant que le choix que Dieu fait pour exprimer sa relation avec l'humanité est le choix nuptial.

La convergence temporelle du Synode sur la famille et de l'Année de la vie consacrée demande à chacun de redécouvrir le fondement commun: *la vocation à la liberté de l'amour de Dieu*.

Et en même temps de se mettre en cause, dans une disposition constante à l'apprentissage et à la conversion parce que, comme le pape François nous le rappelle, "*la première réforme doit être celle de la manière d'être. Les ministres de l'Évangile doivent être capables de réchauffer le cœur des personnes, de marcher dans la nuit avec elles ... sans se perdre*".

Enzo Brena, SCI